

LA DYNAMIQUE DU FRANÇAIS EN MILIEU URBAIN À ABIDJAN

Alain Laurent Abia Aboa

Université Félix Houphouët Boigny, Cocody-Abidjan

Introduction

Les caractéristiques du français parlé par les différentes communautés qui l'ont en commun sont souvent le reflet de toute la complexité des phénomènes inscrits dans les rapports entre langage et identité sociale. Dans les États où le français sert, en plus de sa fonction de langue officielle, de véhiculaire interethnique et où il est utilisé dans les domaines occupés auparavant par les langues endogènes, le français se différencie dans la pratique linguistique des locuteurs.

C'est le cas en Côte d'Ivoire, principalement en milieu urbain à Abidjan où l'appropriation du français, entièrement acquise par la population donne lieu à l'émergence de variétés endogènes, caractérisées par des restructurations dans différents domaines du système linguistique du français. Ces variétés tendent à s'éloigner plus ou moins du français standard, qui sert toujours de norme de référence dans ce pays, mais dont la pratique s'amenuise chez les locuteurs. À Abidjan, la métropole économique de la Côte d'Ivoire, on observe un recul des langues ivoiriennes dans la communication familiale et encore plus dans celle des jeunes. Le français sert de langue véhiculaire et vernaculaire à des populations d'une grande hétérogénéité ethnique.

Cette prédominance du français influence sensiblement les représentations et les pratiques linguistiques des locuteurs. Pour les citoyens abidjanais, le français est, en effet, « un moyen incontournable d'insertion à la ville et jouit en plus d'un statut élevé du fait de son image moderne. Le français étant la langue rentable dans le contexte urbain tant dans les domaines officiels que non officiels » (Knutson 2002 : 556). Comment le contexte sociolinguistique abidjanais a-t-il impacté le destin du français dans cette grande métropole de l'Afrique francophone ?

Cet article essaie de décrire la dynamique actuelle du français dans l'espace urbain abidjanais et les facteurs et éléments qui rendent imprédictible l'évolution de cette langue. L'objectif est de contribuer à la réflexion sur la variabilité du français dans les grandes métropoles francophones et sur la manière dont on peut l'appréhender dans un contexte linguistiquement et culturellement diversifié comme celui de la ville d'Abidjan.

1. Dynamique urbaine et contact de langues à Abidjan

L'espace urbanisé est bien souvent le lieu de tensions sociales, identitaires, et de dynamiques linguistiques. Pour rendre compte de l'émergence des identités urbaines et de la conscience discursive des langues et des parures, il y a lieu de répondre aux questionnements issus de l'accroissement général des villes et de l'urbanité langagière. Définie selon Wirth (1979 : 258) « comme un établissement relativement important, dense et permanent d'individus socialement hétérogènes », la ville est

une véritable constellation sociale. Pour Auzanneau (2001 : 701), la ville qui tend à une certaine uniformisation des comportements se présente aussi comme un lieu de distinctions sociales.

Lieu d'hétérogénéité culturelle et linguistique, la ville favorise la pluralité de l'appartenance des individus à des groupes sociaux, de même que la variabilité de leurs positionnements sociaux et de leurs identités. Les contacts de langues du fait notamment des populations migrantes, les brassages culturels, les tensions sociales et identitaires sont des signalétiques linguistiques et culturelles de l'espace urbanisé. Cette description s'adapte parfaitement au contexte urbain abidjanais.

En effet, à l'origine petit village de pêcheurs, Abidjan devient la capitale de la République de Côte d'Ivoire, et reste capitale économique jusqu'à aujourd'hui. Carrefour culturel et surtout plaque tournante de l'Afrique de l'ouest, Abidjan exerce, sans aucun doute, un vif attrait économique et touristique sur les populations de la Côte d'Ivoire et sur celles des autres contrées de la région ouest-africaine. Avec une population estimée aujourd'hui à plus de 6 millions d'habitants (environ 25 % de la population totale du pays), Abidjan est assurément la ville la plus peuplée de l'Afrique de l'ouest francophone.

Principale ville de la Côte d'Ivoire, Abidjan est l'archétype même de la mégalopole africaine contemporaine. « Cosmopolite, portuaire, unissant "la vitrine" de la modernité aux banlieues tentaculaires et aux *habitats spontanés*, elle n'a cessé de s'étendre » (Lafage 1998 : 138). Comme ailleurs, dans d'autres villes africaines, on constate, à Abidjan, des disparités sociales importantes. L'un des aspects tangibles de ces disparités, est la diversité des types d'habitats ; le critère d'identification le plus évident étant la différence de qualité et de conditions d'hygiène.

À l'instar de bien d'autres villes africaines, Abidjan n'a pas été épargnée par la crise multisectorielle sans précédent de ces dernières décennies qui a fragilisé le tissu social et entraîné le développement de la violence urbaine. Comme le souligne K. Biaya (2000), cette crise a également eu des contrecoups très importants sur les solidarités traditionnelles, familiales, claniques ou ethniques, favorisant, en retour, les regroupements associatifs. L'urbanisation et la croissance économique particulièrement rapides de la ville d'Abidjan dès les deux premières décennies après l'indépendance de la Côte d'Ivoire favorisèrent d'importants mouvements migratoires : « Les nouvelles grandes villes du pays et surtout Abidjan accueillirent une population pluriethnique et plurilingue » (Kube 2005 : 10). Le déferlement des populations rurales du pays, de même que celui de nombreux migrants en provenance des pays voisins, entraînèrent une explosion démographique.

Dans un tel contexte, la variété parlée, particulièrement le français populaire d'Abidjan (FPA) s'éloignait considérablement de la variété exogène de France. Nombre de locuteurs du français populaire d'Abidjan acquéraient les connaissances linguistiques hors de l'école d'une manière non structurée au contact d'autres francophones, comme le rappelle Kouadio N'Guesan (2006) :

Au même moment et de façon corrélative, le français, en tant que moyen de communication interethnique de cette population urbaine, se répandait rapidement « tandis que sa qualité normative allait en s'affaiblissant » (Lafage 1998 : 137) l'acquisition de cette langue ne se faisait plus exclusivement par l'école qui, secouée par les grèves à répétition des enseignants et des élèves, a perdu son prestige et son attrait. (Kouadio 2006 : 178)

Les prévisions des linguistes selon lesquelles cette pratique linguistique disparaîtrait progressivement grâce à une amélioration du système éducatif favorisant l'accès à un apprentissage guidé de la langue française, ne se sont pas réalisées (Duponchel 1979 : 410).

L'avènement plus récent du nouchi, parler jeune créé dans les faubourgs et les « glôglô »¹ d'Abidjan a, de toute évidence, rendu plus complexe la donne linguistique dans cette agglomération (Aboa 2012). Selon Queffelec (2007), le français, surtout dans sa variété ortho-épique, étant incapable, aux yeux des jeunes abidjanais, de traduire leurs besoins identitaires, le nouchi apparaît pour eux comme une sorte de parler syncrétique, qui s'accompagne de l'intention de répondre à leurs propres besoins linguistiques et identitaires.

Sans que l'on établisse clairement une corrélation avec le succès du nouchi, on assiste, en revanche, à une régression des langues locales dans les conversations familiales, et encore plus entre les jeunes. Les langues ivoiriennes, notamment le baoulé, le bété et surtout le dioula, sont cependant très utilisées sur les marchés des quartiers populaires d'Abidjan, en particulier les communes d'Adjamé, d'Abobo, de Treichville et de Yopougon. Si l'on considère la ville d'Abidjan comme le carrefour où quasiment toutes les langues du pays se retrouvent, il faut considérer également les marchés de cette métropole comme les espaces où, quotidiennement, le contact de langues se fait. Une enquête de Calvet (1992) au sujet des langues parlées dans les différents marchés d'Abidjan montre que le bilinguisme français-dioula vient en tête (58,96 %), suivi du français (22,16 %), et du dioula (7,6 %).

Le bilinguisme français-dioula s'explique par le fait que le commerce est en général détenu par les Dioula. Les locuteurs qui n'ont pas le dioula pour langue d'usage utilisent le français sur les marchés. Le dioula relevant du point de vue typologique du grand ensemble des langues mandé, est vernaculaire et véhiculaire dans le nord du pays, mais il a tendance à se développer aussi dans les villes du sud, particulièrement à Abidjan. Queffelec, observe cependant que la perception du dioula comme « langue des Nordistes musulmans » ou des émigrés venus du Burkina ou du Mali en limite l'extension dans le sud, chrétien ou animiste, d'autant plus que les tensions ethniques ont été exacerbées par les différentes crises militaro-politiques de ces dernières années.

2. Les effets de l'urbanisation sur l'évolution du français à Abidjan

Nombre d'études empiriques présentent des différences importantes dans l'usage du français entre les centres urbains et les zones rurales. Les bases théoriques de la sociolinguistique urbaine, développées par Bulot (2001) et Calvet (2002), qui proposent des approches intéressantes pour l'étude des rapports entre la ville et les langues, pourraient permettre de présenter l'impact de la citadinité sur le destin du français à Abidjan. Calvet (2002), évoquant l'exemple des villes africaines, souligne qu'un critère déterminant du développement du français dans le contexte urbain africain est la place des langues africaines à ses côtés. Dans la ville d'Abidjan, métropole africaine francophone où aucune de la soixantaine de langues locales n'a pu s'imposer pour devenir la langue de la majorité des Abidjanais, le français sert de

¹ Mot nouchi qui désigne les habitats précaires dans les zones urbanisées.

véhiculaire urbain. À la différence de ce qu'on peut observer dans des métropoles comme Dakar et Bamako, où une langue africaine, le wolof ou le bambara, joue le rôle de langue véhiculaire, on assiste à Abidjan à un recul des langues ivoiriennes et à une émergence des variétés endogènes du français.

Le français se développe à Abidjan dans une dynamique de brassages linguistiques, culturels et identitaires. Pour les populations urbaines qui viennent généralement de diverses origines et qui ne parlent pas tous la même langue, le besoin de communication produit une sorte d'unification linguistique. En effet, la coexistence même des nombreuses langues dont les migrants sont les vecteurs pose un problème de communication que la pratique sociale résout de diverses façons : adoption d'une des langues en présence comme langue véhiculaire, création d'une langue *ad hoc*, etc. Or, la domination par les locuteurs de cette langue urbaine, est l'un des signes d'intégration à la ville, en même temps que le choix collectif de cette langue préfigure l'avenir linguistique du pays. (Calvet 2002 : 135). Ainsi, le français populaire d'Abidjan (FPA) est, à l'origine, dans les années 1970, directement lié à la grande vague de migration vers Abidjan après les indépendances. Les principaux locuteurs étaient des adultes arrivés en Côte d'Ivoire qui ont dû communiquer en français, sans avoir appris cette langue de manière structurée (Boutin 2002 : 43-61).

L'appropriation vernaculaire du français par les Abidjanais en fait un moyen de communication désormais indispensable aux locuteurs, qui est utilisé dans des domaines traditionnellement réservés aux langues locales. On aurait pu imaginer que s'il existait une langue locale susceptible d'être utilisée comme langue véhiculaire, en ville, dans les domaines non officiels, l'appropriation du français aurait été moins spectaculaire. Le français, ou plus exactement, les variétés locales de français, gagnent des parts de terrain à Abidjan, notamment dans certains domaines informels. Le facteur urbain joue un rôle flagrant dans « le succès » que connaît le français à Abidjan. Kouadio (2006) fait observer que l'urbanisation massive des populations ivoiriennes et immigrées (au bénéfice des grandes agglomérations, surtout Abidjan) et le brassage qui en résulte sont des facteurs potentiels favorisant l'expansion des variétés locales de français. On peut certainement trouver, dans la vernacularisation du français à Abidjan, la preuve d'une certaine vitalité des langues locales qui, mises provisoirement en situation de faiblesse par le français, ressurgissent avec force pour y laisser leurs marques.

Les effets de l'hybridation sur la morphosyntaxe de l'énoncé en français abidjanais sont assez importants. On peut citer, par exemple, une certaine tendance à l'effacement des déterminants et la restructuration du système de détermination nominale (Knutsen 2002, Boutin 2007, 2010), le changement de la valence verbale (Kouadio 1999, Boutin 2005), etc.

Un autre paramètre de l'impact de l'urbanisation sur l'évolution de la situation linguistique du français à Abidjan est la concentration du pouvoir politique et économique dans cette grande ville. Généralement, dans les pays où le pouvoir politique ou économique se trouve dans une seule ville, la forme linguistique dans cette ville tend alors à s'imposer comme norme linguistique à l'ensemble du pays, les autres formes locales ayant bien souvent du mal à résister à cette norme. Du fait qu'Abidjan abrite quasiment toutes les institutions de la Côte d'Ivoire et concentre la grande majorité des activités économiques du pays, l'expansion du français est

favorisé sur l'ensemble du pays. La scolarisation joue également un rôle central dans le développement du français en milieu urbain abidjanais. Principale ville du pays, Abidjan a bénéficié, depuis les Indépendances, bien plus que d'autres régions, de financements importants, en matière d'infrastructures scolaires et universitaires. Le français, unique médium de scolarisation, est longtemps apparu comme le moyen le plus sûr d'accès à la promotion sociale.

Le caractère de nécessité du français a suscité un vif attrait des populations urbaines pour cette langue. Mais, face à un système scolaire en crise permanente depuis des années, qui n'est pas en mesure d'accueillir un nombre sans cesse croissant d'élèves ni d'assurer un enseignement de qualité, une grande désillusion s'est installée. Selon Kouadio (2006), le chômage d'un certain nombre de diplômés a mis fin aux espoirs d'une vie meilleure dont l'école était jusque-là porteuse. « Les jeunes déscolarisés dont le nombre croît d'année en année, se livrent à des activités plus ou moins licites pour subsister. Bien sûr, il n'est pas question pour ces jeunes d'un retour quelconque au village (pour ceux qui en ont encore un) avec lequel d'ailleurs ils n'ont plus aucun lien, ni culturel, ni affectif, ni familial ». (Kouadio 2006 : 187).

En milieu urbain abidjanais, comme ailleurs dans beaucoup d'autres villes, on enregistre également beaucoup de familles mixtes où les enfants grandissent soit avec la langue de leur mère, soit avec celle de leur père. L'élément décisif pour le choix de la langue est le temps que les enfants passent avec l'un ou l'autre de leurs parents. Dans une enquête de Kube (2005) réalisée en milieu scolaire abidjanais, les élèves interrogés avancent différents arguments pour expliquer le choix de la langue qu'ils parlent en famille. Certains avancent l'argument des familles mixtes.

(1) Moi dans mon cas, c'est que je vis avec des parents qui ne sont pas de la même langue, qui n'ont pas la même langue maternelle. Je ne sais pas quelle langue parler, donc on parle le français. (Kube 2005 : 105)

D'autres élèves évoquent la vie dans la métropole où la langue du milieu exercerait une influence sur le choix de la langue au sein de la famille.

(2) On parle français parce que mon père a grandi à Abidjan donc c'est le français il parle. Il ne nous laisse pas aller au village donc on ne sait pas parler bété.

(3) C'est la ville quoi, donc en ville, on parle souvent le français.

(4) On n'était pas ici avant, on était à l'intérieur, bon, ma sœur, elle a un peu appris à deux ans, elle savait bien s'exprimer dans la langue maternelle. Mais arrivée à Abidjan, avec le français et puis l'école, elle a tout oublié. Moi, je ne comprends pas le bété parce que j'ai pratiquement grandi à Abidjan. (Kube 2005 : 105)

Il apparaît de ces propos des élèves, qu'en ville, ils seraient influencés par le français, puisqu'ils l'entendraient du matin au soir et qu'ils l'apprendraient ainsi, même en dehors de leurs familles, en jouant avec d'autres enfants dans la rue, etc. Calvet (2002) évoque également l'évolution générale vers une situation où les enfants de couples mixtes n'apprennent plus la langue de l'un de leurs parents, mais la langue du milieu dans lequel l'enfant grandit. Il fait observer qu'à Dakar et à Bamako, le wolof et le bambara se seraient imposés comme moyen de communication interethnique et que ces langues seraient devenues langues premières de beaucoup d'enfants dont les parents ont d'autres langues primaires (Calvet 2002 : 165).

3. Le nouchi, le parler urbain des jeunes abidjanais

La ville est généralement le lieu où viennent se fondre les différences. D'un point de vue linguistique, cette fusion est productrice de langues à fonction véhiculaire, comme une centrifugeuse qui produit des formes hybrides, principalement en milieu jeune.

C'est alors que se développent des codes métissés, résultats du croisement de plusieurs langues, en particulier chez les jeunes qui espèrent ainsi répondre à un besoin identitaire. Selon Kube (2005 : 25), la ville est le cadre dans lequel s'identifient les jeunes africains. Les parlers mixtes que créent les jeunes et qui sont non connotés régionalement ou ethniquement, mais qui paraissent correspondre parfaitement à la réalité nationale semblent plus à même de satisfaire ce besoin identitaire. Queffelec (2007) souligne que la première caractéristique des productions qui en résultent est l'intelligibilité très réduite voire nulle des énoncés par les non-initiés. Pour lui, « les parlers jeunes qui constituent la face linguistique la plus saillante du multiculturalisme et du métissage des sociétés africaines, au moins urbaines, constituent pour les chercheurs, de par leur singularité, un champ difficile, complexe, mais très passionnant » (Queffelec 2007 : 281).

Véritable phénomène linguistique à Abidjan et dans bien d'autres villes de la Côte d'Ivoire, le nouchi est un parler jeune encore en construction et dont l'identité échappe à tous les paramètres normatifs (Aboa 2011 : 45). Certes, comme le souligne Lafage (1998), le nouchi a été, à l'origine, un argot essentiellement utilisé par des jeunes urbanisés au français souvent rudimentaire, qui y trouvaient à la fois un code cryptique et un signe de reconnaissance. Cependant, répandu par la musique (notamment le zouglou²), et la cohabitation urbaine, le nouchi a conquis bien des espaces et s'est introduit même à l'écrit, notamment dans la littérature locale récente et dans la presse écrite, comme le montrent les exemples ci-après, tirés de *la Traversée du guerrier* de Diégou Bailly et de certains journaux ivoiriens :

(5) Il faut dire *saho* ouais. (p. 12)

Madeleine, tu as déjà vu un seul journaliste dans ce monde qui n'est pas *côcô* ou *kpakpato* ? (p. 23)

Tais-toi, Madeleine. Tu es trop *gahou* (p. 25) (Diégou Bailly, *La traversée du guerrier*, 2004)

(6) Tu mets Séplou en prison, *tu prends drap* (Bôl'kotch, 15/04/2013)

(7) Dieu n'aime pas celui qui crée *les gbangban* (LG Infos, 25/10/2014)

(8) Saint Valentin ou doubling : Fête des amoureux ou saint goumin-goumin ? (Gbich, 02/06/2012)

(9) Le journalisme *wouya wouya* enfin sanctionné (L'Intelligent d'Abidjan, 14/03/2014)

(10) Le salaire du *kpakpatoya*, c'est l'humiliation, (Go Magazine, 03/01/2015)³

² Le zouglou est un genre musical urbain né en Côte d'Ivoire. Il a pour thèmes les réalités sociales diverses vécues par la jeunesse.

³ - « Il faut dire prostituée ouais » (p. 12). « Madeleine, tu as déjà vu un seul journaliste qui ne mange pas à tous les râteliers ? » (p. 23). « Tais-toi, tu es trop niais ».

- « Tu mets Séplou en prison, tu vas voir ce qui va t'arriver »

Le nouchi est bien un parler urbain. La plupart de ses locuteurs se comptent parmi les jeunes « victimes de l'exode rural, des échecs scolaires ou de la désagrégation de la cellule familiale, qui vivent dans les quartiers périphériques d'Abidjan, rebus du développement économique et industriel d'Abidjan ». (Grékou 1987 : 17). Goudailler voit dans l'émergence de ce parler jeune, l'expression d'un mécontentement. Pour lui, les jeunes abidjanais se sentent exclus par la culture dominante. L'accès au monde du travail, dominé par la langue standard leur serait fermé. Ils réagissent donc à « cette fracture sociale » par « une fracture linguistique ». (Goudailler 2002 : 11).

Pour des jeunes abidjanais, parler le nouchi, c'est « être branché », être à la mode, c'est donc se différencier des « vieux », c'est-à-dire les gouvernants, les parents, les professeurs, de ceux qui véhiculent des normes sociales et linguistiques rigides que les jeunes maîtrisent mal. Par-delà la dimension d'une identité générationnelle, le nouchi traduit implicitement le désir d'une langue commune à tous, dépassant les clivages ethniques, géographiques et même sociaux, puisqu'il tend à devenir un bien partagé entre jeunes scolarisés et jeunes peu ou non scolarisés, entre jeunes désœuvrés et jeunes appelés à occuper des fonctions prestigieuses (Boutin et Kouadio N'Guessan 2013).

L'observation de la pratique linguistique quotidienne des Abidjanais montre que des éléments du lexique nouchi font maintenant partie du langage courant, ce qui implique que la majorité des Abidjanais pourrait être considérée comme étant formée de locuteurs du nouchi ou du moins de personnes en ayant des connaissances passives. Cela pose aussi la question des frontières du nouchi (Boutin et Kouadio N'Guessan 2013).

L'urbanité des parlers jeunes est également observable dans plusieurs villes africaines hors de Côte d'Ivoire. C'est par exemple le cas du camfranglais qui s'est développé dans les rues, les centres commerciaux, les stades de football, les salles de cinéma des grandes villes du Cameroun (Dassi 2002 : 49). Caractérisée par la jeunesse et l'urbanité de sa population, la ville de Yaoundé est présentée comme le cadre d'émergence de cette forme linguistique (Harter 2007 : 259). Il y a également l'exemple de *l'indoubill*, variété linguistique particulière du lingala qui avait émergé dans la ville plurilingue de Kinshasa et *l'iscamto*, moyen d'expression et de communication de jeunes sud-africains sous le poids de la mondialisation dans la grande ville de Johannesburg (Mouss 2003 : 158).

Conclusion

Les langues sont un révélateur des tensions que connaît la ville. L'avenir de la ville se joue, en partie, dans la cohabitation entre les locuteurs de différentes langues. Le linguiste ne saurait se contenter de décrire les langues en faisant abstraction du terrain dans lequel elles vivent. L'environnement urbain est donc, sans aucun doute, un déterminant important dans la vie des langues qui évoluent sur cet espace. Selon Calvet (1992 : 216), « on a souvent présenté le plurilinguisme africain comme

-
- « Dieu n'aime pas celui qui crée les troubles »
 - « Le journalisme irresponsable sera sanctionné »
 - « Le salaire des ragots, c'est l'humiliation »

l'addition de situations monolingues, le seul lieu vraiment plurilingue étant la ville, vers laquelle convergent et dans laquelle s'additionnent ces monolinguisms ».

À Abidjan, ville où le français domine largement le paysage linguistique, en l'absence d'un véhiculaire local, les divers modes d'appropriation de cette langue par les locuteurs sont le signe que l'espace urbain a, d'une certaine façon, pesé sur le destin du français dans cette grande agglomération d'Afrique. Les différentes variétés de français qui émergent ne remplissent pas uniquement une fonction communicative. Elles représentent en même temps, un moyen d'expression de l'identité ivoirienne.

Le nouchi qui dérive du français populaire d'Abidjan montre bien que, du fait de la dynamique urbaine, les langues prennent parfois des chemins tout à fait inattendus. À l'origine langue de la pègre et des enfants de la rue abidjanaise, le nouchi est très vite devenu la variété privilégiée des jeunes de Côte d'Ivoire qui le revendiquent comme moyen d'affirmation de leur esprit créatif et de leur volonté de liberté.

Cependant, le fait que la langue française apparaisse aujourd'hui en Afrique francophone comme la langue première d'une bonne partie de la jeunesse urbaine est beaucoup plus un choix pragmatique que le signe d'une identité francophone partagée.

Bibliographie

- ABOA, A.A.L. (2011). « Le nouchi a-t-il un avenir ? », in *Sudlangues*, n° 16, pp. 44-54.
- ABOA, A.A.L. (2012). « Le français en contexte urbain en Côte d'Ivoire », in *Sudlangues* n° 18, pp. 72-85.
- AUZANNEAU, M. (2001). « Identités africaines : le rap comme lieu des expressions », in *Cahiers d'études africaines*, n° 163/164, pp. 701-734.
- BIAYA, K.T. (2000). « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine, Addis-Abeba, Dakar, Kinshasa », in *Politique africaine*, n° 80, pp. 12-31.
- BOUTIN, B.A. (2002). *Description de la variation : Etudes transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*. Thèse de doctorat, Université de Grenoble 3.
- BOUTIN, B.A. (2005). « La variation dans la construction verbale en français de Côte d'Ivoire », in *Revue Québécoise de Linguistique*, n° 32.2. Montréal, UQAM, pp. 15-45.
- BOUTIN, B.A. (2007). « Déterminant zéro ou omission du déterminant en français de Côte d'Ivoire », in *Le français en Afrique*, n° 22. Nice, ILF – CNRS, pp. 161-182.
- BOUTIN, B.A. (2010). « Syntagmes nominaux et syntagmes adpositionnels dans trois langues en contact en Côte d'Ivoire », in *Journal of Language Contact*, Varia 3, pp. 66-83.
- BOUTIN, B. A. et KOUADIO N'GUESSAN, J. (2013). « Citoyenneté et politique linguistique en Côte d'Ivoire », in *Revue Française de Linguistique Appliquée*, XVIII-2. Amsterdam, Editions De Werelt, pp. 121-133.

- BULOT T., BAUVOIS, C., BLANCHET, P. (éd.) (2001). « Sociolinguistique urbaine (Variations linguistiques : images urbaines et sociales), in *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 6, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2.
- CALVET, L.J. (éd.) (1992). *Les langues des marchés en Afrique*. Paris, Didier Erudition.
- CALVET, L.J. (2002), *Le marché aux langues : Les effets linguistiques de la mondialisation*. Paris, Plon.
- DASSI, M. (2002). « À la rescousse de la norme : l'entretien de la langue française en situation de plurilinguisme camerounais », in *Sudlangues*, n° 1, 37-50.
- DUPONCHEL, L. (1979). « Le français en Côte d'Ivoire, au Dahomey et au Togo », in Valdman, A. (éd.), *Le français hors de France*. Paris, Honoré Champion, pp. 385-417.
- GOUDAILLER, J. P. (2002). « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », in *La linguistique*, vol. 38, fasc. 1, pp. 5-23.
- GREKOU, Z. (1987). « Contribution à la connaissance de la physionomie du français en Côte d'Ivoire », in *Revue de l'Association des Professeurs de français en Afrique*, n° 4, pp. 14-20.
- HARTER, A.F. (2007). « Représentations autour d'un parler jeune : le camfranglais », in *Le français en Afrique*, 22, pp. 253-266.
- KNUTSEN, A.M. (2002). « Le statut de là en français abidjanais » in *Romansk forum*, n° 16, XV Skandinaviske romanistkongress, pp. 553-559.
- KOUADIO N'GUESSAN, J. (1999). « Quelques traits morphosyntaxiques du français écrit en Côte d'Ivoire », in *Langues*, vol. 2. Paris, AUPELF-UREF, pp. 301-314.
- KOUADIO N'GUESSAN, J. (2006). « Le nouchi et les rapports dioula français », in *Le français en Afrique*, n° 19. Nice, ILF – CNRS, pp. 177-191.
- KOUADIO N'GUESSAN, J. (1992). « Le nouchi abidjanais – naissance d'un argot ou mode linguistique passagère ? », in Gouaini, E. et Thiam, N. (éd.), *Des langues et des villes*. Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990. Paris, Didier Erudition, pp. 373-385.
- KOUAME, K.J.M. (2012). « Le français dans tous les contours de la société ivoirienne », *Observatoire démographique et statistique de l'espace africain*. AUF, pp. 4-26.
- KOUAME, K.J.M. (2013). « Vers une généralisation du parler jeune en Côte d'Ivoire », in *Revue des Lyriades de la Langue française*, n° 1. Angers, Les Lyriades, pp. 70-76.
- KUBE, S. (2005). *La francophonie vécue en Côte d'Ivoire*. Paris, L'Harmattan.
- LAFAGE, S. (1998). « Le français des rues, une variété avancée du français abidjanais », in *Faits de langue*, vol. 6, n° 11-12, pp. 135-144.
- MOUSS, M. (2003). « Loss of linguistic diversity in Africa », in Jans M. & Tol, S. (éd.), in *Languages death and language maintenance : Theoretical, Practical and Descriptive approche*. Amsterdam, John Benjamins, pp. 157-170.
- QUEFFELEC, A. (2007). « Les parlers mixtes en Afrique subsaharienne », in *Le français en Afrique*, n° 22. Nice, ILF – CNRS, pp. 277-291.
- WIRTH, L. (1938). « Urbanism As A Way of Life », in *The American Journal of Sociology*, vol. 44, No. 1, (Jul., 1938), pp. 1-24.